

VIES PRIVÉES

Traduit par Mónica ZAPATA
UNIVERSITÉ DE TOURS, PROFESSEURE RETRAITÉE

Vous avez-vu vos nouveaux voisins ? —me demanda-t-elle.

— Non — dis-je, assez sèchement, du moins je l'espérais, pour décourager toute tentative de dialogue.

Vieille vipère. À chaque fois qu'elle m'apercevait, elle tentait d'entrer en conversation. Je soupçonne même qu'elle guettait mes heures de sortie pour m'approcher. Pas celles de retour, heureusement, parce que je rentre tard du cabinet et elle a déjà fait le ménage des paliers, de l'escalier et du hall d'entrée et elle est déjà partie.

C'était la seule chose qui m'avait déplu dans l'immeuble. Tout le reste était parfait et je le sus dès le premier regard. C'est un art déco très gris, très noir et blanc, des années trente. Des deux côtés de la porte il y a deux locaux, une papeterie et le cabinet d'un comptable. Au premier étage, l'un des appartements est loué par trois psychologues et l'autre par deux avocats. Ils ont tous des heures de consultation l'après-midi quand je ne suis pas là et ils s'en vont lorsque j'arrive. C'est à peine si j'aperçois quelqu'un de temps en temps, bonsoir, bonsoir, qu'est-ce qu'il fait froid, ou qu'est-ce qu'il fait chaud, oui c'est vrai, quelle horreur, oui, quelle horreur, au revoir.

Deuxième étage, deux appartements, le mien et un autre pareil au mien mais pas occupé. Ça ne me prit même pas dix minutes pour dire au gars de l'agence que oui, que je l'achetais. C'était si rapide qu'il me suggéra d'y regarder de plus près, les sanitaires, les planchers, les plinthes, ces choses-là. Je ne me rappelle pas si je l'écoutai ou pas : c'était décidé.

Je déménageai trois semaines plus tard, après avoir quitté l'appartement où j'habitais et dès qu'on eut fini de repeindre et de faire quelques travaux dans le nouveau. Et c'est là que je rencontrai la vieille vipère qui essayait de savoir qui j'étais, comment je m'appelais, ce que je faisais dans la vie, avec qui je vivais, quel âge j'avais, où je travaillais, combien je gagnais, si j'avais une voiture et tout autre donnée à partager, je suppose, avec d'autres vipères du quartier. Je ne lui fis jamais plaisir et je finis par l'ignorer. Je dois reconnaître qu'elle ne se décourageait pas comme ça, mais il arriva un moment où elle cessa de m'embêter et nous en restâmes au bonjour.

Cela faisait plus de deux ans que j'habitais là quand l'autre appartement, celui du deuxième, à côté du mien, fut occupé. J'avoue que je ne m'aperçus même pas que j'avais des voisins jusqu'à ce que j'aie vu le reflet des lumières de la salle à manger. Je supposai que c'était la salle à manger parce que les deux appartements sont identiques, mais à l'envers, comme ça arrive. J'avoue aussi que j'éprouvai une certaine déception. C'était une maison paisible, silencieuse, calme au plus haut point. Quand j'allais à mon cabinet la papeterie était fermée et le cabinet du comptable aussi. Il n'y avait personne au premier étage, et la vieille vipère était en général en train de balayer le trottoir. Lorsque je rentrais la papeterie était ouverte, ce qui m'arrangeait bien si j'avais besoin de quelque chose, le cabinet du comptable parfois aussi mais pas pour longtemps, et au premier étage il n'y avait plus personne. Et la vieille, Dieu merci, était partie depuis longtemps. Le week-end, l'immeuble était juste à moi, ce qui ne m'inquiétait absolument pas, au contraire. Je pouvais écouter de la musique, regarder des films à la

télévision, mettre la radio, et je pouvais même m'adonner à des activités plus extravagantes telles que chanter, faire de la tap dance, organiser des fêtes clandestines, faire de la planche à roulettes dans le salon, briser les assiettes contre les murs, soulever des poids, sauter à la corde. Bien sûr, je ne fis jamais de pareilles choses mais j'aurais pu.

Je pensai à tout ce que j'aurais pu faire et que je n'avais pas fait et que je ne ferais pas maintenant que j'avais des voisins qu'il fallait prendre en considération, lorsque j'appris qu'il y avait quelqu'un dans l'appartement d'à côté. Et comme il arrive aux gens et surtout à une personne comme moi qui tiens à ma vie privée, je commençai à faire attention aux bruits.

En premier lieu il était rare que j'entende des bruits, de sorte que je devais m'y habituer ; et en deuxième lieu, je ne sais pas si c'était pour ça, pour m'y habituer, ou par pure curiosité, je voulais savoir quelle était l'origine de ces bruits, si c'étaient des voix, des pas, des casseroles dans la cuisine, des livres dans le salon, des pleurs, des rires, des coups de pieds ou quoi encore. En d'autres mots, ce qui se passait à côté. Je me dis, comment ne pas me le dire, qu'il y aurait un occupant ou une occupante qui protégerait son intimité comme moi je protégeais la mienne, jalousement ; au prix de la solitude, certes, mais en empêchant l'invasion des autres. Pendant quelques jours on aurait dit que les bruits d'à côté me donnaient raison. Mais après ça, deux choses : la vieille, qui me parla de « vos voisins » un matin, et moi qui avais entendu des bruits pour la première fois la nuit précédente. Alors là, bien sûr, il y avait dans l'appartement plus d'une personne.

Je pensai que je rencontrerais quelqu'un sur le palier ou dans les escaliers un de ces jours et c'est ce qui arriva. Ça prit du temps, la rencontre, je veux dire, mais un après-midi d'hiver quelqu'un me précéda dans l'escalier et en arrivant sur le palier il y eut un bonsoir.

— Bonsoir — répondis-je pendant que lui et moi mettions la clé dans la serrure de la porte de nos appartements.

C'était un gars aux cheveux poivre et sel, au pardessus foncé, qui portait ses gants à la main gauche, ce qui ne m'étonna guère puisqu'il faisait un froid humide et désagréable. Ce fut tout ce que je pus voir. Et ce que je pus entendre, c'est qu'il avait une voix grave, bien modulée. Acteur, pensai-je. Non, speaker. Et je pensai aussi : bientôt je vais devenir comme la vieille vipère, essayant de fouiller dans la vie des autres. Je fermai la porte et j'oubliai la question. Il faisait froid, comme je dis, les fenêtres étaient fermées, vitres et volets parce qu'il faisait nuit de bonne heure, et on ne percevait pas de reflets de lumière ni de bruits ni de voix. En plus, j'avais trop à faire pour m'occuper des voisins.

Je croisai Poivre et sel une ou deux fois de plus, bonsoir, on dirait que le temps s'améliore, eh oui, c'est la saison, bien sûr, bonsoir.

Ce fut la saison, précisément, qui me joua le mauvais tour. Je commençais à oublier que j'avais des voisins, mais le printemps arriva et j'ouvris les fenêtres et eux les ouvrirent aussi.

Je me souviens à peine de ma lecture à l'école de *La Divine Comédie* mais je crois que dans l'enfer on pénètre peu à peu. Je veux dire que l'affaire est tragique depuis le début mais qu'elle empire à mesure que le chemin serpente vers le bas. Et ce fut ainsi.

— Idiote ! — je reconnus la voix : c'était Poivre et sel — Tu es une idiote, regarde ce que tu as fait !

La réponse, ce furent des pleurnichements et quelques mots que l'on avait du mal à distinguer. Après il y eut un silence. La nuit était splendide, une vraie nuit de printemps, idéale pour de la musique, de la musique festive, joyeuse, des clochettes ou des castagnettes ou des tambourins. Je pensais au disque que j'allais mettre lorsque la femme d'à côté cria à Poivre et sel :

— Tu vois comment tu es ? Cette fois-ci c'est ta faute.

Autant la voix de Poivre et sel était agréable, profonde, attrayante, autant la voix de la femme était grinçante, insipide, aiguë, métallique. Une voix de perruche, de caricature, de nana des bas quartiers : une voix qui venait de la gorge, qui ignorait tout de la respiration, du diaphragme, de la résonance.

— Tais-toi, veux-tu ? — dit-il.

La femme se tut et il n'y eut plus rien cette nuit-là, excepté des bruits d'assiettes, d'eau dans l'évier, de pas, des choses normales, jusqu'à ce qu'ils éteignent les lumières. Mais je ne mis pas de musique, ni du Boccherini ni du Telemann, rien. Je me couchai en pensant mon Dieu, si ça continue comme ça je vais devoir fermer les fenêtres, je ne pourrai plus jamais sortir sur le balcon, je ne pourrai plus rester dans mon salon ou dans ma salle à manger, du moins pas au printemps ni en été ; je vais devoir m'enfermer dans ma chambre ou dans la cuisine jusqu'au retour de l'hiver.

Ça ne continua pas comme ça, non : ça empira. Le lendemain soir elle lui reprochait quelque chose lorsque j'arrivai. J'ouvris la porte et entendis les cris. Je faillis la refermer et retourner dans la rue, mais non : tout ce que je voulais, c'était être chez moi après une journée assez lourde. J'entrai et fermai derrière moi. Les voisins étaient en pleine action.

— Et ne me dis pas que tu ne l'as pas fait exprès ! — criait la femme — Je te connais, je te connais très bien, tu l'as fait pour me faire enrager et en plus tu riais ! Tu es un salopard, c'est ça que tu es, mais fais gaffe, hein, fais gaffe parce qu'un de ces jours je fais ma valise et je m'en vais, tu vas voir, et j'ai envie de voir ce que tu vas faire sans moi !

— Arrête ! — coupa-t-il —. Arrête, s'il te plaît. Quand est-ce que nous allons avoir un jour de paix, veux-tu me le dire ?

— Oui, bien sûr, arrête — hurla-t-elle —, pour toi c'est facile, après tout, tu sors et moi je reste ici comme une idiote à m'éreinter pour toi. Et toi, qu'est-ce que tu fais, hein ? Dis-moi. Qu'est-ce que tu fais ?

— Bosser, qu'est-ce que tu veux que je fasse — dit-il quand il put en placer une.

Mais ce n'était pas ça qu'elle voulait. Elle voulait continuer à se disputer :

— Ouais, bosser. Bosser, c'est ce que tu dis mais un de ces jours je vais te suivre et je vais voir ce que tu trafiques.

Il devint sarcastique :

— C'est ça, vas-y, file-moi, tu vas voir la vie folle que je mène, de fête en fête et lavant le plancher au champagne, mais, je t'en prie, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre. D'où crois-

tu qu'il sort, le fric pour t'acheter des robes et du parfum et toute ta quincaillerie, d'où ? De mon boulot il sort, de là.

Elle pleurait :

— Tu n'as pas de cœur ! — dit-elle.

— Ouais, c'est ça — dit-il.

Et ce fut tout pour ce soir-là. Le soir d'après le sentier qui serpente jusqu'au dernier cercle semblait avoir atteint un plateau.

J'ouvris la porte avec mille précautions, comme s'ils pouvaient me voir ou m'entendre et j'entraï doucement. On n'entendait rien. Alléluia, pensai-je, ils ne sont pas là. Mais ils étaient là : on apercevait le reflet de la lumière sur le balcon. Et pourtant, il régnait un silence béni, personne ne se disputait, personne ne criait, personne ne pleurait.

Un peu plus tard il rit.

— Va ! — dit-elle — ne sois pas comme ça.

Mais ils ne se disputaient pas : on aurait dit qu'ils allaient enfin passer une journée en paix, comme lui le voulait le soir d'avant. Ils riaient tous les deux. Ensuite, on entendit des pas, la lumière s'éteignit, une porte se ferma et je mis du Boccherini même si la soirée n'était pas tout à fait parfaite.

Le soir d'après ils s'engueulèrent encore, mais dès qu'ils eurent commencé je fermai les fenêtres et me mis à lire dans ma chambre. Le lendemain aussi mais il pleuvait à verse et l'on entendait à peine ce qu'ils disaient. Lorsque la pluie fit rage et que le vent se mit à souffler, je fermai les volets et je n'entendis plus rien.

Il y eut une trêve. Pendant plusieurs jours je ne les entendis plus. Il y avait des bruits, les bruits de la vie courante, des pas, des assiettes, la télévision heureusement pas trop stridente, des portes qui se ferment, de l'eau, tout ce qui parle de la vie quotidienne et non des cercles de l'enfer. Je crus presque que tout s'était arrangé.

Mais non, ça ne s'était pas du tout arrangé. Au pire du mois de décembre, lorsque l'air pèse comme une serviette humide et qu'on ne peut même pas respirer, lorsque j'ouvrais les fenêtres en essayant de faire rentrer un peu de l'air frais qui n'existait pas dans cet hémisphère, la route vers l'enfer commença à descendre encore. Merde, pensai-je, ça ne peut pas continuer comme ça, ou ils s'en vont ou c'est moi qui pars. Je me consolai en pensant que je partais en vacances le deux Janvier.

Si je n'avais pas eu cette idée en vue, ce soir-là j'y vais, je sonne à leur porte et je vide mon sac. Vider leur sac, c'est ça qu'ils firent, eux. Elle, qu'elle le haïssait, qu'elle ne savait pas pourquoi elle continuait à vivre avec lui, une canaille, un traître, un coureur de jupons, ivrogne, joueur, bon à rien et je ne sais plus qu'elles autres jolinesses. Lui répondit que si elle le haïssait à ce point et que pourtant elle vivait encore avec lui, ce qu'il ne comprenait toujours pas, elle n'avait qu'à partir, ce n'était pas lui qui lui avait demandé de vivre avec lui, voyons, pars donc une fois pour toutes.

Elle hurla. Elle ne cria pas : elle hurla, et on aurait dit que ce hurlement était une espèce de ricanement de mépris car la seconde d'après, elle commença, cette fois oui, à crier :

— Comment ça, tu ne m'as pas demandé ! À genoux, tu me l'as demandé ! Tu m'as prié, supplié, que je vienne vivre avec toi et moi, comme une idiote que je suis, je t'ai cru ! Je t'ai cru ! J'ai cru tout ce que tu m'as dit ! Et je suis même allée vivre avec toi dans cette porcherie-là.

— Trop contente tu devrais te sentir, d'être allée vivre dans cette porcherie, comme tu dis. Ou alors, tu ne te souviens pas d'où tu venais quand je t'ai trouvée, non ? Tu t'en souviens, non ? Tu as beau faire la délicate mais je t'ai tirée de bien bas.

Elle recommença à hurler et je m'en allai dans ma chambre, fermai la porte, me mis au lit et essayai de dormir. Ce que je ne pus pas faire parce que j'avais faim. Faim, c'est ça, j'avais faim. Je n'avais pas pu me faire à manger grâce à la scène qu'ils avaient montée, ces fous de l'appartement d'à côté, mais ce n'était pas moi qui allais me lever pour me rendre jusqu'à la cuisine, cuisiner quelque chose, l'apporter jusqu'à la salle à manger et manger. Manger, avec une pareille bataille rangée à côté ? Pas question. Finalement je m'endormis.

La fin de l'année arriva, je fêtai avec des amis et le deux Janvier je partis en vacances. Dix jours, je n'aurais pas pu en prendre davantage, tellement j'avais de travail. Mais ils tombaient pile. Là-bas, si loin, les disputes de mes voisins me semblaient même amusantes. Et elles le furent encore lorsque les deux premiers jours ils se disputèrent comme chien et chat. Je gardais la bonne humeur des journées de loisirs.

Au troisième jour, alors que je travaillais comme d'habitude et que je commençais à soupçonner que je transitais à nouveau sur le chemin qui descend, en illustre compagnie, mais vers le bas que je le veuille ou non, un nouvel ingrédient vint s'ajouter au spectacle. Ils se réconcilièrent.

Je suppose qu'après chaque dispute ils se réconciliaient, mais au moins jusqu'alors ils l'avaient fait en silence ou dans leur chambre, loin de mes oreilles. Cette fois ce fut au salon et je ne pus m'empêcher d'entendre. Il arriva un moment où je pensai que les cris et les insultes étaient bien préférables à ça. J'étais là, comme si j'avais pris racine dans le plancher, et loin de l'indignation et de l'agacement que j'éprouvais quand ils se disputaient, ça m'écœura.

Ces choses-là, on les fait dans l'intimité, dans la pénombre, à voix basse, loin des oreilles d'autrui bien que, évidemment, ils ne savaient pas que j'étais de l'autre côté du mur, à la porte du balcon d'à côté, en train de les écouter. Ils échangèrent les niaiseries qu'échangent les couples quand ils commencent à batifoler, quand les doigts parcourent la fermeture éclair sans toutefois l'ouvrir, quand les bouches se touchent et se refusent et se retouchent encore, quand les lèvres brûlent, quand la rougeur descend des joues jusqu'à l'entrejambe et que des jus s'écoulent et veulent mouiller le corps de l'autre, quand les cuisses glissent sur les draps froissés et les bras cherchent à combler ce vide intolérable. Ils gémissaient et riaient et elle disait aïe aïe aïe et il lui demandait à qui est cette petite bouche. On aurait dit une blague. Une vieille et mauvaise blague, racontée par des écoliers dans les toilettes du collège pour s'exciter. Ces deux salauds avaient réussi à m'exciter. À un moment donné, à qui est ce petit papillon ? dit-il et j'imaginai ce qu'il appelait petit papillon et elle dit à toi à toi à toi, à un moment donné je pensai à ma solitude et me dis presque qu'il était préférable d'avoir un couple merdique et de s'engueuler tous les soirs que de n'avoir personne. C'est alors qu'elle dit :

— Je l'ai fait tatouer pour toi, pour toi, tu t'en souviens ? quand tu louchais sur cette folle de Daphné, qui avait une fleur rouge tatouée ici, tu t'en souviens ?

Il dit quelque chose comme ma pauvre petite ça t'a fait mal et elle répondit ouiiiiiii, très très mal mais je l'ai fait pour touaaaaaa.

Un petit papillon, quelle horreur. Je me demandai où elle se l'était fait tatouer et pour la première fois je tentai de l'imaginer, elle, et je ne pus le faire, et je réalisai que je ne l'avais jamais vue. Lui si, mais elle jamais. Pauvre nana, il faut voir aussi, toute la journée enfermée chez elle, c'est à devenir folle, moi, si ça m'arrive, on m'enfile la camisole et on m'emmène à l'asile, sans escale.

Elle cria. Ce fut un cri d'amour, pas de guerre, et il dit quelque chose, haletant. Je ne pus en supporter davantage. Je m'en allai dans ma chambre, fermai la porte, me déshabillai, entrai dans la salle de bains et pris une douche froide. Lorsque j'en sortis, avec un drap de bain autour du corps en guise de tunique, tout était fini et ils faisaient des projets.

— À Mar del Plata ? — demanda-t-il.

— Où tu voudras, mon amour.

Je me couchai et je tournai dans le lit sans pouvoir fermer l'œil. À deux heures du matin je décidai que je déménageais. À trois heures j'avais le journal ouvert sur les genoux et je lisais les annonces d'appartements en vente. À quatre heures je jetai le journal et remarquai une douleur qui montait depuis le centre de mon corps et se répandait dans mes bras et mes jambes comme du sirop. Non, je n'allais pas déménager : je devais rester là, à les entendre s'engueuler et à éprouver ce mélange de rage et de fascination et de fièvre et de répulsion et à me demander pourquoi moi, j'étais de ce côté et eux de l'autre.

À cinq heures je réussis à m'endormir.

Le lendemain j'achetai le journal en allant à mon cabinet et me promis d'examiner de près les offres d'appartements. Lorsque je rentrai chez moi on n'entendait rien. Ils mangeaient en silence. En bonne harmonie, pensai-je. Tout silence n'est pas harmonie : au petit matin les cris me réveillèrent. Je me levai et me mis à écouter. Elle disait encore qu'elle le haïssait.

— Je m'en fiche — disait-il presque calmement — Tu sais quoi ? Je m'en fiche, je me fiche complètement de toi, si tu me détestes ou si tu ne me détestes plus. Pour ma part fais ce que tu voudras. Tu ne m'intéresses pas. Tu es une ordure et tu l'as toujours été. Le plus tôt tu t'en iras mieux ce sera.

— Je ne partirai pas du tout, du tout du tout du touuuuuut!

— D'accord, ne pars pas, ça m'est égal, c'est moi qui m'en vais.

On entendit le bruit d'une gifle.

— Tu es folle ou quoi ? — dit-il — tu ne lèves pas la main sur moi, compris ? Putain de salope.

— Tu m'as craché dessus ! — cria-t-elle — Tu m'as craché dessus !

— Tu ne mérites pas mieux — dit-il — calme à nouveau.

Elle poussa un hurlement et on entendit un bruit comme celui d'un corps qui tombe. Aïe, il l'a poussée, pensai-je. Quelqu'un courait. Une porte. Quelqu'un courait encore.

— Sors de là ! Laisse ça ! — cria-t-il.

Elle hurlait toujours et continua de hurler pendant un moment qui me sembla insupportablement long. Mais elle finit par se calmer. Lui ne disait rien et elle se mit à pleurer. Elle pleurait fort, avec des sanglots et des gémissements, se taisait un peu et recommençait à pleurer. Il me vint à l'idée qu'ils allaient se réconcilier et que j'allais les entendre et que ça serait plus que ce que je ne pourrais supporter. Au revoir, me dis-je, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, qu'ils fricotent, qu'ils batifolent, qu'ils se jettent par-dessus le balcon si ça leur chante, et je me couchai et chose étrange, je m'endormis tout de suite et je me réveillai juste à temps pour ingurgiter un café noir trop chaud, prendre une douche et filer à mon cabinet.

Je n'arrêtais pas de penser à eux. Je m'occupais de mes affaires, mal, mais je m'en occupais, je regardais autour de moi, j'y voyais ce que je voyais tous les jours, et je ne pouvais cesser de penser à eux. Lui aurait-il posé des questions à propos du petit papillon ? Pendant que je dormais, l'aurait-il caressée jusqu'à ce qu'elle se calme ? Lui aurait-elle dit que le petit papillon était à lui et rien qu'à lui ?

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que tu as ? — me demanda Gabriela.

— Rien — dis-je, un peu de fatigue.

— Va savoir ce que tu as fait, toi, à La Paloma — dit Gabriela en riant.

Qu'est-ce qui m'arrivait ? Rien, un peu de fatigue. Qu'est-ce que j'avais ? Rien, je n'avais rien. Eux, ils étaient ensemble, quoi qu'il en soit, avec des engueulades et de la haine et tout, mais ils étaient ensemble. Et moi, qu'est-ce que j'avais ? Des copines au travail, des amis, Dvorak et Rameau. Rien, c'est ça que j'avais : rien.

Quand je rentrai ce soir-là, on n'entendait pas un seul bruit. Je savais qu'ils étaient là parce que je voyais le reflet de la lumière du salon sur le balcon, mais on n'entendait rien. Pas de bruit d'assiettes, ni de pas, ni d'eau dans l'évier. Je mis de la musique, très bas au cas où, je mangeai quelque chose, je lus et me couchai.

Le lendemain l'une des psychanalystes du premier étage vint me dire que la vieille vipère avait été hospitalisée pour je ne sais quel problème et que nous devions chercher quelqu'un pour la remplacer. Si j'étais d'accord pour qu'elle, la psychanalyste, embauche provisoirement la femme qui faisait le ménage chez elle, jusqu'à ce que la vieille soit de retour. Je lui dis que oui, que bien sûr que oui et qu'elle me dise combien il fallait mettre, merci, de rien, à bientôt.

La femme qui faisait le ménage chez la psychanalyste s'avéra être une perle. Discrète, silencieuse, propre et méticuleuse, une merveille. Je souhaitai que l'on garde la vieille à l'hôpital pendant un an au moins. Dans l'appartement d'à côté le silence régnait toujours. Le soir il y avait de la lumière, mais encore une fois et heureusement pour moi, on n'entendait rien.

Au début je ne m'aperçus de rien. Je savais que quelque chose sentait mauvais, mais je ne savais pas ce que c'était. Je pensai que j'avais laissé des restes de nourriture dans un coin du

frigo et j'examinai toutes les tablettes. Je mis à la poubelle quelques tranches de jambon qui me semblèrent suspectes et je frottai l'intérieur du frigo avec du bicarbonate. Le lendemain l'odeur était insupportable et lorsqu'on sonna à la porte je pensai que c'était encore la psychanalyste du premier mais non, c'était le comptable du rez-de-chaussée. Si je ne pensais pas qu'il fallait appeler la police.

— La police ?

— Oui, vos voisins ne répondent pas et ça fait trois jours que la lumière est allumée et cette odeur, franchement, nous pensons qu'il s'est passé quelque chose de grave.

— Je vous en prie —dis-je — vous n'allez pas me raconter qu'il l'a tuée.

Mais quand j'aperçus sa tête je cessai de sourire. Le type était sérieux, inquiet, les sourcils froncés et le regard presque menaçant. En y réfléchissant, si, il était possible qu'il l'ait tuée. L'odeur, bien que je ne l'eusse pas remarquée jusqu'alors, l'odeur était une odeur de cadavre, pas de jambon rance dans mon frigo ni dans le frigo de quiconque.

— C'est bon — dis-je —, oui, appelez la police.

Je n'allai pas à mon cabinet. J'appelai et je dis que je ne me sentais pas bien, ce qui n'était pas tout à fait faux.

On sonna à la porte de l'appartement d'à côté, on cria, on frappa, on essaya de voir à l'intérieur depuis mon balcon et à la fin on défonça la porte. Comme au cinéma.

Comme au cinéma le comptable se couvrit la bouche mais ce fut inutile, il vomit ses tripes juste là sur le palier. Comme au cinéma, le cadavre de Poivre et sel était étendu dans le salon, gonflé, couvert de mouches, le manche d'un couteau de cuisine lui sortant de la poitrine un peu à gauche. Moi aussi j'avais envie de vomir mais je restai là à le regarder jusqu'à ce que l'un des policiers me dise de m'en aller, qu'on allait m'appeler pour m'interroger. Comme au cinéma.

Je l'appris plus tard : la femme s'était enfuie. Elle était partie, probablement en emportant une valise parce que ses vêtements avaient disparu. Les placards étaient ouverts, les tiroirs aussi et il y avait des cintres et des cartons éparpillés par terre. Il n'y avait ni chaussures ni sacs à main ni bijoux ni crèmes, poudres, ombres à paupières, parfums, vernis à ongles, shampoing, rien. Elle était partie. Elle n'avait rien laissé d'elle-même et personne ne savait même comment elle s'appelait parce que l'appartement était à son nom à lui. Elle l'avait tué et elle était partie en emportant les vêtements et les colliers et les parfums et les bas qu'il lui avait achetés ; elle était partie pour toujours et je n'allais plus jamais savoir comment elle était. À moins qu'on ne l'attrape.

Mais on ne l'attrapa pas. On la rechercha, on publia des articles dans les journaux, à la une au début, puis en sixième page, puis à la vingt-troisième et puis ils cessèrent de paraître.

— Dis, tu ne l'aurais pas tué, toi, n'est-ce pas ? — me demanda Gabriela.

— Non, dis-je.

La vieille vipère mourut. Oui, elle mourut. On l'avait hospitalisée pour une opération de la vésicule biliaire et elle eut je ne sais quoi, une infection, péritonite, septicémie, et elle

mourut. Léonor, la femme qui faisait le ménage chez la psychanalyste, prit sa place à mon plus grand plaisir. Elle ne se mêla jamais de ma vie ni ne fit de commentaires à propos de quoi que ce soit. Bonjour, bonjour et c'était tout.

C'était le soir et cela faisait un mois que la femme avait liquidé Poivre et sel lorsque j'entendis des pas dans le couloir. Je n'eus pas peur même si c'était un samedi et que personne n'avait de raisons de se trouver dans l'immeuble excepté moi-même qui avais retrouvé ma vie privée. Je n'eus pas peur et j'ouvris la porte. Le palier était sombre, j'allongeai donc mon bras et appuyai sur le bouton de la lumière.

Un type se tenait en face de la porte de l'appartement d'à côté. Il ne faisait rien, il était là, tout simplement, debout, comme s'il attendait quelque chose.

— Il n'y a personne — dis-je.

Il me regarda.

— Personne — dis-je encore.

Il était grand et très gros. Très pâle aussi. Autrefois il avait été blond, mais maintenant il ne lui restait qu'une couronne de poils mi-blancs mi-jaunâtres autour du crâne brillant. Il avait un nez retroussé et une bouche docile et des yeux clairs. Il portait un pantalon gris et un tee-shirt bleu délavé et des mocassins sans chaussettes. La ceinture qui tenait son pantalon était basse, comme pour supporter ce ventre aqueux, expressif, telle une proue insolente quand il levait la tête. La chair blanche et molle dépassait du bord de l'encolure du tee-shirt et se répandait par-dessus la ceinture quand il bougeait. Elle devait être douce, cette chair, douce et lisse et rosée, molle si quelqu'un la pinçait, comme celle des poupées qui pleurent, du celluloïd souriant, du caoutchouc creux, un poids de plomb sur le ventre les faisant se redresser inopinément lorsque quelqu'un les fait rouler.

— Je sais — dit-il — je sais qu'il n'y a personne.

La voix traînait, basse et presque murmurante, caricature d'une caricature, forçant un timbre inhabituel, essayant de tenir là, obéissante. J'eus la gorge nouée.

— Va-t'en — lui dis-je —, va-t'en une fois pour toutes.

— Non — dit-il —, ne me renvoie pas, je ne sais pas où aller.

Il fit un mouvement comme pour se détacher de la porte et le tee-shirt glissa sur un côté. Le papillon rouge et bleu était tatoué sur le bras, un peu au-dessous de l'épaule. Quand il bougeait, le papillon bougeait ; quand il était immobile, le papillon restait immobile.

— Tu ne peux pas rester ici — lui dis-je.

— Je n'ai pas d'autre place où aller — répéta-t-il.

— Non, bien sûr, j'imagine que non.

— J'ai vendu tout ce que j'avais — dit-il.

Je pensai aux soirées de Boccherini, au reflet de la lumière de la salle à manger à côté de mon balcon, aux pas qui résonnaient si près mais pas sur le plancher de mon appartement, à ma chambre à coucher avec sa porte fermée à tout ce qui pourrait venir de l'extérieur blesser mes oreilles. Je pensai, surtout, à l'hiver qui approchait. Je ris : que dirait Gabriela, que diraient les psychanalystes du premier étage. J'ouvris ma porte en grand.

— Entre – lui dis-je.

Pour citer cet article:

ZAPATA, Mónica (trad.) (2023), « Vies privées », *Lectures du genre* n° 17 - Homenaje a Angélica Gorodischer

Version PDF : p. 35-44